

Une vie, le nouveau film de Stéphane Brizé : une adaptation intense du roman de Maupassant

Après «La loi du marché», film social incisif sur la brutalité du monde du travail, qui avait valu à Vincent Lindon le prix d'interprétation masculine à Cannes en 2015, Stéphane Brizé se plonge cette fois dans la vie tourmentée d'une baronne au XIXe siècle.

La jeune et brune Jeanne (Judith Chemla) respire encore l'innocence de l'enfance lorsqu'elle revient dans le château familial en 1819 en Normandie après avoir fini ses études dans un couvent.

Elle s'occupe à de menus travaux dans le jardin avec ses parents, le baron (Jean-Pierre Darroussin) et la baronne (Yolande Moreau), dont la tendresse et l'esprit d'ouverture ne suffisent pas à la préparer à la vie adulte.

Jeanne s'éprend rapidement d'un jeune vicomte local, Julien (Swann Arlaud), mais leur nuit de noces brutale n'est que le présage des tromperies et souffrances à venir.

Séphane Brizé explique avoir été attiré par l'histoire de Jeanne «parce qu'il y a quelque chose de dérangeant dans son intensité, son immense confiance en l'homme, sa relation particulière avec le monde».

«Quand j'ai fait mes premiers pas dans la vie adulte, j'avais les mêmes sentiments que Jeanne, j'ai eu du mal à abandonner mon enfance», a-t-il ajouté à la dernière Mostra de Venise, où le film était présenté en compétition.

Pour lui, Jeanne «reste attachée à son enfance, ce qui est à la fois beau et tragique».

Le choix du cadre carré s'est fait «à l'instinct, à l'émotion». «Le format plus petit confine Jeanne, comme dans une boîte, il est difficile d'en sortir», souligne le réalisateur de «Mademoiselle Chambon» et «Quelques heures de printemps».

Contrairement au roman de Maupassant, le scénario utilise aussi les flashbacks, «pour montrer comment elle mélange le présent et le passé, ses désirs et ses espoirs, et qu'elle n'arrive pas à lâcher prise», a expliqué Florence Vignon, coscénariste.

La qualité du film est de freiner curieusement sa part mélodramatique et romanesque. En jouant souvent sur le décalage entre la voix off (plutôt littéraire, dynamique) et l'image, simple, presque plate, montrant souvent l'héroïne dans des tâches du quotidien, en train de jardiner, ou seule, à la fenêtre, perdue dans ses pensées. On la voit dépérir à vue d'œil, mais Judith Chemla lui donne une forme d'innocence rageuse, de foi gracieuse.